XXXVI

LE CARNAVAL DE ROSPORDEN

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Les fêtes du carnaval étaient prohibées dès le cinquième siècle. Le concile de Tours punit de peines très-sévères, que les divers statuts synodaux de l'Église de Bretagne ont fait revivre, ceux qui prennent part à ses orgies. Les prédicateurs bretons citent, pour en détourner, mille faits épouvantables. Ils racontent qu'un jeune homme ne put parvenir à arracher son masque, et qu'il le porta toute sa vie collé sur son visage; qu'un autre ne put se dépouiller d'une peau de taureau dont il s'était revêtu, fut changé en bête, et revenait la nuit rôder et mugir autour de sa demeure; qu'un troisième fut puni d'une manière plus épouvantable encore. La ballade dont son histoire fait le sujet fut chantée, dit-on, pour la première fois, par un moine qui arrivait de Rosporden, et prêchait un soir dans la cathédrale de Quimper. Il venait de tonner contre les plaisirs du carnaval avec une telle véhémence, et s'était exalté à un tel point qu'il était retombé dans son fauteuil, la tête dans les deux mains, épuisé de lassitude. Tout à coup il se dresse de toute sa hauteur; les lumières s'éteignent comme d'elles-mêmes; la petite lampe du sanctuaire reste seule allumée. La foule, un moment immobile, lève les yeux vers lui, et, au milieu des ténèbres et du silence général, il chante ce qu'on va lire :

Le vingt-septième jour du mois de février de l'année mil quatre cent quatre-vingt-six, pendant les jours gras, est arrivé un grand malheur dans la ville de Rosporden. — Écoutez, chrétiens!

ENED ROSPORDEN

— IES KERNE —

D'ar seizved de war-n-ugent demeuz a viz c'houever
Euz ar bloa mil-pevar-c'hant-pevar-ugent-ha-c'houec'h,
Enn deveziou meur-larje, e ker a Rosporden
A zo c'houarvet eur reuz braz. — Silaouet, kristenien;

Trois jeunes débauchés étaient en une hôtellerie, où le vin qu'ils buvaient à plein pot faisait bouillir leur sang. Quand ils eurent assez bu et assez mangé : — Habillons-nous de peaux de bêtes, et allons courir ! —

L'un de ces garçons, le plus chétif des trois, voyant ses camarades s'éloigner, s'en alla droit au cimetière, et plaça sur sa tête, sur sa tête le crâne d'un mort! C'était horrible à voir!

Et dans les trous des deux yeux, il mit deux lumières, et s'élança comme un démon, à travers les rues. Les enfants tout effrayés fuyaient devant lui, et les hommes raisonnables eux-mêmes s'éloignaient à son approche.

Ils avaient fait leur tour sans se rencontrer, quand ils arrivèrent tous trois ensemble, dans un coin de cette ville.

Et eux, alors, de hurler, et de bondir, et de railler tous trois. — Seigneur Dieu, où es-tu? Viens t'ébattre avec nous! —

Dieu, fatigué de les voir, frappa un si grand coup, qu'il fit trembler toutes les maisons de la ville; tous les habitants se recueillirent dans leur cœur, croyant que la fin du monde était venue.

Tri den iaouank dirollet oa enn hostaliri;
Ha gand gwin leiz ar poudou oa ho goad o virvi.
O veza evet awalc'h hag ho c'hofou karget:
— Gwiskomp-ni krec'hen loened ha deomp-ni da redek! —

Ann trede potr anezho, ar potr ann disteran,
O welet he vignoned o pellat diout-han,
A iez raktal d'ar garnel, he benn en deuz laket
He benn barz eur penn-maro; heuzuz oa da welet!

E toullou ann daou-lagad e lakaz diou c'houlou;
Hag e lamme 'vel eunn diaoul, e-kreiz tre ar ruiou.
Ar vugale a dec'he enn eur spont braz ra-z-han,
Hag ann dud reiz ho unan, a rede diraz-han.

Ober a rejont ho zro heb dont da 'n em gaouet,
Enn eur c'horn euz ar ger-ze pa oant ho zri digouet.
Neuze ioual! ha lampat! ha godisal ho zri :
— Otrou Doue, peloc'h goud? Deuz gen-omp da c'hoari. —

Doue skuiz oc'h ho gwelet a skouz eunn tol pouner,
Ken a roaz eur grenaden d'ann holl dier e ker;
Koventi rez 'nn ho c'halon ann holl vourc'hizien,
Ken na gredjont oa erru divez euz ar bed-men.

Le plus jeune, avant de s'aller coucher, revint porter la tête de mort au cimetière, et il lui dit, en lui tournant le dos :

— Viens donc chez moi, tête de mort; viens-t'en demain souper. —

Alors il prit le chemin de sa maison pour se reposer; il se mit au lit et dormit toute la nuit; le lendemain matin, en se levant, il s'en alla travailler, sans plus songer ni à la veille ni à la fête.

Il saisit sa fourche, et s'en alla travailler, en chantant à tue-tête, en chantant sans souci.

Or, comme tout le monde soupait, vers l'heure où la nuit s'ouvre, on entendit quelqu'un qui frappait à la porte.

Le valet se leva aussitôt pour ouvrir; il fut si épouvanté, qu'il tomba à la renverse.

Deux autres personnes s'élancèrent à l'instant pour le relever; elles furent si troublées, qu'elles moururent subitement.

Le mort s'avançait lentement jusqu'au milieu de la maison :

— Me voici venu souper, souper avec toi. Allons donc, cher ami, ce n'est pas loin d'ici; allons nous asseoir ensemble à ma table, elle est dressée dans ma tombe. —

Distrei rez ann disteran, arog mont da gousket,
Da zigas ar penn-maro endro barz ar vered;
Hag hen da vont d'he bedi, 'nn eur drei he gein d'ezha :
— Deuz d'am zi ta, penn-maro, deuz arc'hoaz da goania. —

Neuze d'he di da gemer he baouez ez eaz,
E saillaz barz he wele hed ann noz e kouskez.
Tronoz vintin pa zavaz, hen mont da labourat,
Heb koun'het mui d'ann derc'hent ken-nebeud d'ann ebat.

Hen mont da grog enn he forc'h, hen mont da labourat,
O kana war boez he benn, o kana dizouj vad.
Hogen, pa oa 'nn dud ouz tol, war dro ann noz-digor,
E klevzont unan-bennag a skoe war ann nor.

Ar mevel a zavaz prim evid digor d'ezha,
Kement e oe estlammet, ma teuaz da goueza,
Ha daou zen-all a lammaz raktal 'vit he zevel,
Kemend e oent stravillet ha ma oe red mervel.

Kerza re ann Anaon kreiz ann ti ez dale :
— Setu me deut da goania, da goania gen-oud-de.
Deomp-ni ta, ma mignon kez, ne ket pell ac'hane,
Deomp-ni hon daou d'am zo!-me a zo savet em be. —

Hélas! il n'avait pas fini de parler, que le jeune homme éperdu jetait un cri épouvantable; il n'avait pas achevé, que la tête du malheureux frappait violemment la terre et s'y brisait.

NOTES

La tradition donne au moine cité plus haut le nom de Père Morin (*Ann Tad Morin*), et lui attribue la ballade; mais nous pensons que c'est par erreur, car le père Morin a dû mourir vers 1480. Le peuple en a fait un prophète : c'est lui qui prédisait aux Bretons leur union à la France en punition de leurs péchés :

« Quand le ciel est rouge le soir, s'écriait-il un jour, vous dites: La tempête viendra. Eh bien, regardez du côté du pays des Gaulois, l'horizon est en feu. En vérité, en vérité, je vous l'annonce, encore un peu de temps, et l'on verra le roi de France et le duc de Bretagne chevaucher en même selle et sur même cheval! » S'il est l'auteur de la ballade, ce qui supposerait une erreur de quelques années dans la date qu'elle porte, nous le soupçonnerions fort d'avoir embelli l'histoire. Nous avons entendu, il est vrai, raconter aux vieilles gens de Rosporden qu'un jeune homme de cette ville fût trouvé mort, un surlendemain de mardi gras, des suites du carnaval, pendant lequel on l'avait vu parcourir la ville la tête dans le crâne d'un mort; mais ils ne disent mot de l'apparition merveilleuse, qui semble appartenir à une tradition antérieure, également populaire en Allemagne, en Espagne et en France. Mais le caractère de notre don Juan en sabots ne nous paraît pas moins fortement empreint de puissance et d'horreur que le type élégant et poli des scènes allemande, espagnole et française. Leur création appartient à une civilisation avancée; la nôtre, à un peuple dans toute la vigueur de ses mœurs primitives. Chez les uns, ce n'est qu'une statue outragée qui se meut, parle et punit; c'est le mort en personne, chez les autres, qui se rend à une sacrilége invitation pour tirer vengeance de celui qui a osé profaner son crâne, son crâne baptisé.

Ne oa ked he c'her gant-han, siouaz, peurachuet,
Pa iudaz ann den iaouang, enn eur spont garv meurbet;
Ne oa ket he gomz gant-han, he gomz peurlavaret,
Pa gouezaz krenn war he benn ar paourkez diframmet.

morts, et surtout envers leur tête, la partie la plus noble, et celle qui gardant le plus longtemps sa forme, est l'objet, après l'exhumation, d'une sorte de culte en certains pays. Dans le gwerz breton intitulé le *Carnaval de Rosporden*, un garçon s'en va au cimetière et place sur sa tête le crâne d'un mort ; il met deux lumières dans les trous des yeux, et va s'ébattre dans les rues de la ville. Avant de se coucher, il reporte la tête au cimetière et lui dit : « Viens, tête de mort, viens-t'en demain souper avec moi ». Le lendemain soir, on entend frapper à la porte, c'était le mort qui arrivait : à sa vue deux personnes sont mortes de peur. Le défunt s'avance lentement au milieu de la maison et dit : « Me voici venu souper avec toi. Allons, cher ami, ce n'est pas loin d'ici, allons nous asseoir ensemble à ma table, elle est dressée sur ma tombe ». Il n'avait pas fini de parler que le jeune homme jetait un cri épouvantable, et la tête du malheureux frappa violemment la terre et s'y brisa[1]. En Picardie, un jeune homme, pour faire peur aux filles, avait aussi pris une tête de mort dans un tas d'ossements du cimetière ; au moment de la replacer, il l'invite à venir souper avec lui dans quinze jours. La tête répond qu'elle accepte. Au jour dit, un squelette vient se mettre à table avec lui et tous deux font honneur au repas. Le jeune homme échauffé par la boisson, lui propose de danser ; le mort accepte, et la danse finie, il se couche auprès de son hôte. Quand le coq chanta, le mort disparut, après avoir invité le jeune homme à venir dans quinze jours souper avec lui dans le cimetière. Le paysan, passant au jour dit près du cimetière, voit son mort qui le prend par la main et l'introduit dans le champ du repos, où il voit une multitude de fantômes. Il le conduit dans une chapelle, soulève une pierre et le fait entrer dans un caveau où il s'assied avec tous les morts à une grande table. Puis tous les morts sortent et dansent avec lui jusqu'au chant du coq dans le cimetière ; alors tous disparaissent et le paysan reste étourdi jusqu'au lever du soleil. Il rentra à son village et se fit prêtre[2]. En Haute-Bretagne, un garçon, qui avait, pour faire peur aux gens, pris une tête de mort dans le reliquaire, la reporte et l'invite à souper ; le lendemain il voit entrer dans la maison un squelette qui se met à table avec lui sans rien dire, puis se couche à ses côtés : le garçon meurt de peur à la pointe du jour[3]. Un sonneur du pays de Sarzeau, qui passe par un cimetière après avoir fait danser une noce, saisit une tête de mort qui gisait sur le sol et la coiffant de son chapeau, lui dit : « Saute, Jaouen, le beau

1. H. de la Villemarqué. *Barzaz-Breiz*, p. 262-295.
2. H. Carnoy. *Littérature orale de la Picardie*, p. 120-125.
3. Paul Sébillot. *Trad. et sup.* t. I, p. 263.